

Culture



Christine DURIF-BRUCKNER, *Une fabuleuse machine. Anthropologie des savoirs ordinaires sur les fonctions physiologiques*, Paris : Éditions Métailié, 1994, 224 pages, 125 FF (broché)

Serge Genest

Volume 15, numéro 2, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083887ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083887ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Genest, S. (1995). Compte rendu de [Christine DURIF-BRUCKNER, *Une fabuleuse machine. Anthropologie des savoirs ordinaires sur les fonctions physiologiques*, Paris : Éditions Métailié, 1994, 224 pages, 125 FF (broché)]. *Culture*, 15(2), 135–137. <https://doi.org/10.7202/1083887ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

recherche-action, la recherche tout court, l'expertise, le partenariat, la culture, la tradition, la ruse, la stratégie, le statut mythique du développement. Mais qui jette un coup d'œil sur l'index – et une fois n'est pas coutume en francophonie, il y en a un! – ne peut qu'être frappé par le fait que les références à des enjeux épistémologiques abondent : la complexité, la conceptualisation, les données, la méthodologie, la problématisation, le réel, le terrain. Qui lit le texte (et les seize textes à l'appui) se rendra compte qu'il s'agit là d'un parcours qui profitera plus aux formateurs de formateurs qu'aux militants qui, sur le point de partir au front, ont besoin d'un « survival kit » anthropologique, d'un mode d'emploi de la dimension culturelle ou d'un petit manuel pratique pour parfait développeur. Mais devraient lire Sabelli aussi, sinon surtout, les confrères académiques coincés dans les carcans classiques de l'anthropologie conventionnelle.

Pour ne pas finir sur une note trop profonde ou dithyrambique – après tout je suis censé faire un compte rendu critique – le côté franco-français des références de l'auteur étonne. Que Touraine ou Castoriadis – pourtant fondamentalement sur la même longueur d'onde que Sabelli – ne figurent pas dans la bibliographie, passe encore, mais qu'il y ait si peu d'Anglo-Saxons ou même d'Italiens est un peu décevant, puisque Dieu sait s'il y en a qui auraient apporté de l'eau à son moulin.

Christine DURIF-BRUCKNER, *Une fabuleuse machine. Anthropologie des savoirs ordinaires sur les fonctions physiologiques*, Paris : Éditions Métailié, 1994, 224 pages, 125 FF (broché)

Par Serge Genest

Université Laval

La compréhension des catégories culturelles significatives et des comportements qui leur sont associés, n'est-elle pas au fondement du projet initial de l'anthropologie? Aujourd'hui on dit : savoirs ordinaires, savoirs locaux ; autrefois, savoirs populaires, ethnoscience, anthropologie cognitive.

Ce n'est pas ici le lieu de le faire, mais il faudrait sans doute resituer ces expressions dans leurs environnements théoriques respectifs, en montrer aussi la continuité. Et peut-être conclure que la remise en question de l'autorité de l'ethno-

graphe, que la parole rendue aux sujets d'enquête dans la pensée postmoderne, ne font que nous ramener au projet initial qu'une anthropologie ordinaire, trop absorbée à décrire, à analyser, à objectiver aurait tout bonnement mis de côté.

Vu sous cet angle, l'ouvrage de Christine Durif-Bruckner s'inscrit au cœur des préoccupations de l'heure de l'anthropologie en général. Par ailleurs, en cherchant à dépeindre comment des Françaises et des Français de la région de Lyon pensent les fonctions physiologiques, Durif-Bruckner aborde un domaine qui a fait l'objet de plus de travaux dans les populations exotiques qu'en situation endotique. Sa contribution s'avère donc originale d'emblée.

Après avoir présenté les contours méthodologiques de son enquête dans le préambule et le premier chapitre, dans celui qui suit, Durif-Bruckner brosse un tableau synthétique de l'organisation des fonctions physiologiques – les organes ou les systèmes centraux, leur hiérarchie – repérables dans les énoncés qu'elle a recueillis. Vient ensuite l'analyse détaillée des ensembles d'organes et de fonctions reconnus comme les plus importants.

Durif-Bruckner construit alors sa démonstration à partir du thème principal du discours des informatrices et des informateurs en le prolongeant dans une série de chaînes d'associations, pourrait-on dire. Ainsi, les chapitres 3, 4 et 5 abordent successivement le cœur et le sang, puis les règles et finalement le contrôle chimique de la reproduction avec la pilule. Les deux chapitres suivants traitent des nerfs et de leur dérèglement : le stress et la folie. Enfin, une troisième chaîne se forme (chapitres 8, 9 et 10) autour du système digestif : estomac et foie, alimentation et réglages du corps par les vitamines et la diète. Une dernière section reprend les éléments essentiels de la démonstration et tente une ultime synthèse du savoir profane français sur les fonctions physiologiques.

Les précisions méthodologiques que l'auteur apporte en début d'ouvrage s'avèrent d'autant plus importantes qu'elles créent un climat qui demeure tout au long de la lecture. Un certain malaise à identifier la portée des énoncés, à en cerner les véritables contours. Ainsi, les données collectées proviennent tantôt d'une pratique clinique débutée dès 1981, avant même qu'il ne soit décidé d'une problématique d'enquête qui, elle,

remonte à 1986. Celle-ci a permis de recueillir des données tantôt d'« interviews plus dirigées », tantôt de « questionnaires 'ouverts' », tantôt de « discussions libres » (p. 9). Mais de combien de personnes parle-t-on? Avec quelle proportion selon les sexes? Aucune précision n'est donnée sur ces questions.

L'auteure a par ailleurs eu le souci de varier les espaces d'activités où elle a recueilli de l'information. Cela lui a permis de rencontrer « un lot d'informateurs d'origines socioprofessionnelles fort diversifiées » (p. 9). Mais encore?

Sans faire porter toute l'appréciation de ce travail sur ces seules questions, elles ne sauraient non plus être esquivées. Elles aident à construire le contexte à l'intérieur duquel s'inscrit ensuite chaque énoncé. Ce qui n'oblige pas pour autant à verser dans des commentaires statistiques désincarnés.

Une autre imprécision vient renforcer le malaise. Dans la présentation qui nous est faite des différents systèmes ou organes, on peut anticiper sinon une hiérarchie, du moins une importance plus grande accordée à l'un ou l'autre organe ou ensemble d'organes. Dans le chapitre deux qui construit précisément la vue d'ensemble des organes et des systèmes repérés, les renseignements que fournit Durif-Bruckner laissent des ambiguïtés sur le choix d'une hiérarchie. Mais l'examen détaillé des systèmes sanguin, nerveux et digestif dans cet ordre dans le reste du volume fait penser que c'est bien ce classement qui ressort du discours des personnes interrogées, malgré les hésitations de certains énoncés (milieu de la page 34). L'auteure aurait pu facilement s'exprimer plus clairement sur ce point.

Il est aussi par moments un peu difficile de saisir si Durif-Bruckner fait siens les jugements portés par d'autres sur le savoir populaire ou s'il s'agit de points de vue personnels pour qualifier les connaissances profanes, ce qui contredirait directement le projet même de cet ouvrage de reconnaître l'intérêt du savoir « ordinaire » et la volonté de mieux en comprendre les fondements. Ainsi, se référant à une étude de Kapferer et Dubois, l'auteure semble adhérer à l'idée que la « science ne vient pas à bout de ... toute pensée irrationnelle » (p. 22). Si on s'intéresse à la rationalité du savoir populaire, il devient contradictoire d'en traiter comme d'une pensée irrationnelle.

Mais c'est dans la section sur les nerfs où Durif-Bruckner donne plus souvent l'impression d'adopter une position de retrait en face de ses données, et qu'elle qualifie aussi les connaissances profanes plutôt que de s'en tenir à les comprendre de l'intérieur, si on peut dire, sans sentir le besoin de s'en remettre au savoir scientifique. L'utilisation de l'expression « préscience » (p. 102) peut être comprise dans ce sens. La note 11 à la page 110 faisant état de distinctions dans certains aspects de la constitution ou du fonctionnement du cerveau qui ne sont pas connus des personnes interrogées, ou encore les « aspects hormonaux [qui] ne sont, là encore, jamais évoqués, pratiquement pas connus... » (p. 118), ajoutent à un certain inconfort qu'on ressent à la lecture de cette façon de présenter l'analyse.

Ceci étant dit, le livre de Durif-Bruckner offre un éclairage très intéressant sur le savoir physiologique profane français. Son analyse se présente un peu comme un premier dégrossissage, un premier tour d'horizon général qui demandera maintenant un travail plus en profondeur pour reprendre et pousser plus loin certains énoncés qui pourraient s'avérer particulièrement riches. Par exemple, on aimerait voir être élaborée davantage la représentation du sperme qui apparaît comme « l'écume » ou « la mousse de la moelle épinière » (p. 101), ou encore que soit poussée plus loin l'analyse sur l'opposition des aliments liquides et solides dans les représentations du développement du cancer (p. 140). Qu'est-ce qui fait, d'autre part, qu'« une majorité d'informateurs dit avoir du mal à imaginer [le foie] » (p. 137-38) tout en lui accordant une très grande importance? Ce ne sont là que quelques interrogations parmi plusieurs autres que cette analyse suscite chez le lecteur.

Enfin, si la métaphore du corps-machine, reprise dans le titre même de l'ouvrage, vaut encore en cette fin de siècle, il faut se demander s'il ne convient pas de s'interroger sur le sens qu'elle tend à prendre désormais. En effet, « pour construire leurs théories profanes, les informateurs leur ont donné les noms de 'poussée', 'énergie', 'pression', 'forces', 'tension', 'ondes' » (p. 189). Même si on continue de se représenter le corps comme une machine, comme dans le discours scientifique d'ailleurs, il semble que c'est moins le mécanisme, les parties de la machine, qui retiennent l'attention que les connexions, les réseaux entre les parties. Doit-on penser que nous sommes en train de passer d'une analogie de la mécanique des parties de la machine à celle du traitement de

l'information par la machine? Ce qui rejoindrait aussi le discours scientifique actuel.

Ainsi, nous retrouverions là ce que Durif-Bruckner soulève dès le début de son ouvrage à savoir « qu'il est courant de constater que des morceaux d'explications sélectionnés dans le 'texte scientifique' sont emboîtés à des séquences profanes selon des logiques inédites » (p. 21). Il s'agirait cette fois de donner sa pleine mesure dans l'analyse à un énoncé aussi capital que celui-là pour mieux comprendre les connaissances physiologiques populaires dans la société française.

Paul VIRILIO, *The Vision Machine*, Londres and Indianapolis : British Film Institute et Indiana University Press, 1994, 81 pages (broché) (Traduit du français, *La machine de vision*, Éditions Galilée, 1988.)

Par *Gérald Baril*

INRS – Culture et Société

Ce court essai, caractérisé par un éclectisme ostentatoire, propose une manière de penser l'histoire de la production, de la diffusion et de la perception des images. Paul Virilio y observe avec acuité diverses implications de la présence croissante des « machines de vision » dans les sociétés occidentales mais, en dernière analyse, emporté par son objet, il lui attribue un rôle de détermination qui paraît peu plausible.

Au premier chapitre, Virilio présente ce qu'il conçoit comme un glissement de la fonction des images, entraîné par l'apparition et le développement de nouveaux moyens de production picturale mettant à contribution la science et la technique, davantage que l'art. Dans l'esprit de l'auteur, notamment, la surabondance et la grande disponibilité des images rendrait de moins en moins nécessaires les capacités individuelles de mémorisation ; ces dernières seraient donc en déclin, surtout depuis l'apparition des techniques électroniques de captage et la numérisation des images. Ainsi, comme la caméra devient littéralement l'œil du photographe, les techniques de visualisation seraient en train de remplacer la vision. L'humanité serait au seuil d'une perte définitive de la foi dans sa perception du monde, monde avec lequel elle faisait corps dans l'esprit de la chrétienté augustinienne.

Le deuxième chapitre de l'essai avance que la photographie, célébrée à l'origine comme une preuve de l'existence d'une réalité objective, a eu pour effet, à long terme, de contribuer à la réfutation de l'objectivité. Chaque photogramme étant, selon les mots mêmes de Niepce, un « point de vue » sur le monde, l'accumulation des informations allait poser rapidement la question de l'interprétation. Le XXe siècle allait révéler un monde dont l'existence tient dans sa représentation, dans sa nature de construction mentale. La théorie de la relativité d'Einstein serait en quelque sorte l'aboutissement logique d'une série de remises en question des fondements d'une certaine philosophie de la conscience.

Les troisième et quatrième chapitres mettent en évidence une fascination des sociétés occidentales pour la transparence, depuis le siècle des lumières jusqu'à la téléprésence, par exemple, qui permet de nos jours, par image vidéo interposée, la comparution virtuelle en cour des témoins ne pouvant être matériellement présents pour des raisons d'âge, de santé ou de sécurité. Par ailleurs, la multitude de caméras de surveillance et d'appareils divers d'enregistrement d'images, disséminés dans les lieux publics et entre les mains de professionnels et d'amateurs, génère d'immenses stocks d'images disponibles pour toute une gamme de détournements artistiques, militaires, criminels, politiques ou judiciaires.

Au delà des images de synthèse, annonce le cinquième chapitre de l'essai, au delà de la production d'images assistée par ordinateur, nous serions sur le point d'atteindre l'ère de la « perception synthétique », c'est-à-dire un monde où les ordinateurs vont se mettre à interpréter les images à la place des humains. Les conséquences de ce bouleversement majeur, selon l'auteur, sont imprévisibles mais un tel changement risque de révolutionner en profondeur l'idée que l'humanité se fait d'elle-même et du monde. Là réside la contradiction fondamentale de la thèse de Virilio, qui évalue l'importance du phénomène d'autonomisation des techniques de visualisation en termes d'impact de la perception « automatisée » sur la perception humaine globale.

Virilio (qui s'y connaît pourtant en architecture, puisqu'il l'enseigne) franchit un seuil sans faire attention à la marche. Comme avant lui McLuhan, qui aurait dû dire « le médium est aussi le message », ou comme ceux qui n'avaient pas vu